

Le promeneur du champ de Mars

Flamboyant tour de piste

Le promeneur du champ de Mars, France 2005, 117 minutes

Philippe Jean Poirier

Numéro 243, mai-juin 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59015ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Poirier, P. J. (2006). Compte rendu de [Le promeneur du champ de Mars : flamboyant tour de piste / *Le promeneur du champ de Mars*, France 2005, 117 minutes]. *Séquences*, (243), 42–42.

LE PROMENEUR DU CHAMP DE MARS

Flamboyant tour de piste

Il y a Mitterrand le monstre politique, colossal, plus grand que nature, mais entaché d'intrigues et de volte-face. Le film, sans faire l'économie de ce discours, porte son attention sur autre chose : un homme acculé au pied du mur, face à la mort. Le président de la Cinquième République y va d'un flamboyant dernier tour de piste.

PHILIPPE JEAN POIRIER

Le dernier Mitterrand a été publié en 1996. Le journaliste Georges-Marc Benamou y rapportait une série d'entretiens obtenus du président avant sa mort. Le cinéaste Robert Guédiguian s'en est inspiré pour réaliser une fiction. Il faut dire qu'il avait entre les mains de la dynamite. Il est question dans ce livre du passé trouble de Mitterrand, au sujet de Vichy. Le cinéaste aurait pu mettre le feu aux poudres, comme l'a fait Oliver Stone en spéculant sur le cas de Nixon. Il a plutôt choisi de désamorcer la bombe. Quelques doutes sont émis au long du récit, mais il ne s'y trouve aucune réponse définitive. Le président emportera son secret dans la mort.



Le journaliste foule la plage déserte en compagnie de l'homme d'État

Le vieil homme disserte, et le jeune homme écoute. Le ciel est gris, couvert, maussade. Et pourtant, le vieil homme a le regard allumé, rieur.

Le Promeneur du champ de Mars dégage l'étrange impression de flotter hors du temps, hors d'atteinte, en marge de l'actualité. Cette impression nous restera longtemps après la projection. La séquence d'ouverture est révélatrice à cet égard. Le journaliste Antoine Moreau embarque à la suite du président dans un petit hélicoptère. L'engin s'élève dans le ciel et traverse la contrée française. La vue est imprenable, et on ne peut plus les atteindre. Un peu plus tard, il y a une autre scène du même type, sublime celle-là, reprise sur l'affiche d'ailleurs. Le journaliste foule la plage déserte en compagnie de l'homme d'État. Le vieil homme disserte, et le jeune homme écoute. Le ciel est gris, couvert, maussade. Et pourtant, le vieil homme a le regard allumé,

rieur. Du coup, on est happé par le charisme de Michel Bouquet, du président, on ne sait plus.

La structure du récit contribue également à installer cet effet de flottement. On nous présente une suite de rencontres : à la résidence, au restaurant, à la plage, et bien sûr au Champ de Mars. Les scènes ne sont toutefois pas présentées chronologiquement. Elles se succèdent sans repères temporels précis. Le cinéaste laisse au spectateur le soin de reconstituer l'ordre des événements s'il le désire. Mais ce n'est pas nécessaire. D'où le flottement. Et c'est tout à fait en phase avec le sujet, puisque Mitterrand lui-même flotte quelque part dans l'antichambre du temps, en attente de sa place dans l'Histoire.

Si le film semble vouloir se distancier de l'actualité, il renforce néanmoins une certaine perception qu'on a de la France, soit qu'elle n'a pas la conscience tranquille ces jours-ci. Et pour cause, il y a eu les émeutes et les voitures calcinées. Il y a eu le film coup-de-poing de Michael Haneke, **Caché**, où le colonialisme français en prend pour son rhume. **Le Promeneur du champ de Mars**, en privilégiant une approche moins frontale, ouvre une autre boîte de Pandore. Antoine insiste auprès du président pour parler du gouvernement de Vichy, sous l'Occupation allemande. L'enquête tournera à l'obsession, et le journaliste perdra contact avec sa réalité immédiate. D'une part, sa blonde porte son enfant. Et d'autre part, le vieil homme veut partager le spectacle de son agonie. Antoine est le témoin privilégié de ces deux grandes expériences de la vie humaine, soit la naissance et la mort. Mais il ne semble pas en mesurer l'importance. C'est qu'il est préoccupé par le sombre héritage français qui se dessine.

L'agonie du président constitue sûrement le plus grand intérêt du film. Cela rejoint une démarche qui nous est proche, avec **Les Invasions barbares**. La sagacité des dialogues et la culture qui s'en dégage rappellent d'ailleurs l'écriture d'Arcand. La proposition également : un homme face à la mort, à l'heure du bilan. La réaction du jeune homme est troublante : ses regards fuyants laissent paraître un profond malaise, à la limite du dégoût. Le vieil homme semble mieux accepter cette mort annoncée, même s'il cherche à lui donner un sens en vain. C'est une vibrante leçon d'humanité, de dignité aussi. Le film nous communique l'espoir qu'il est possible d'affronter la mort avec une *relative* sérénité.

■ France 2005, 117 minutes — **Réal.** : Robert Guédiguian — **Scén.** : Georges-Marc Benamou — **Photo** : Renato Berta — **Mont.** : Bernard Sasia — **Mus.** : Valérie Meffre — **Dir. Art.** : Mayté Alonso — **Cost.** : Juliette Chanaud — **Int.** : Michel Bouquet (le Président), Jaïl Lespert (Antoine Moreau), Philippe Fretun (Docteur Jeantot), Anne Cantineau (Jeanne), Sarah Grappin (Judith), Catherine Salviat (la mère de Jeanne), Jean-Claude Frissung (le père de Jeanne), Philippe Le Mercier (le garde du corps), Serge Kribus (le chauffeur), Jean-Claude Bourbault (Le libraire), Grégoire Oestermann (Garland), Philippe Lehemre (Chazelles), Istvan Van Heuwerzwyn (Deletraz) — **Prod.** : Robert Guédiguian, Frank Le Wita, Marc De Bayser — **Dist.** : Christal.